



Le Bulletin *des* Lettres

Revue de critique littéraire

depuis 1930

CÉCILE SAUVAGE ET OLIVIER MESSIAEN, MÈRE ET FILS

par Bernard PLESSY

« L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu. » Du *Spleen de Paris* au désarroi de Lyon : le compte rendu d'un livre beau et grand est un duel où le critique gémit d'être désarmé. Je viens de l'éprouver pour *Corona* de Valéry : cinq pages ne suffisaient pas, qu'il m'a fallu réduire à quatre. Et me voici, à un mois de distance, dans les mêmes affres devant ces *Chants du silence*. Poussons les choses à l'extrême : l'essai de Béatrice Marchal est d'un apport tellement inattendu et considérable sur un sujet à la fois oublié et ignoré et aussi connu que d'actualité que pour en donner les tenants et les aboutissants il faudrait une étude aussi longue que l'essai lui-même. Démonstration théorique en guise de compte rendu.

« Cécile Sauvage, 1883 – 1927. Fille d'un père félibre, Cécile écrit des vers remarquables par Mistral. Elle publie deux recueils au Mercure de France (*Tandis que la terre tourne*, 1910; *Le Vallon*, 1913). Mariée à Pierre Messiaen, angliciste. Atteinte de tuberculose, elle meurt à 44 ans. Elle est la mère d'Olivier Messiaen. » Ce pourrait être le point de départ, sous forme d'une note de dictionnaire.

Première intervention du critique : Saint-Étienne, 1905. C'est au siège de la *Revue forézienne* que parvinrent *Les Trois Muses*, sur recommandation de Mistral. Le jeune rédacteur en chef, Pierre Messiaen, s'enthousiasma, publia et chercha à connaître l'auteur – qu'il épousa le 8 septembre 1907. C'est de Saint-Étienne qu'a pris son essor le chant de Cécile et c'est là que nous avons célébré le centenaire de sa naissance avec Jacques Plaine, en apposant dans la rue qui porte son nom une plaque artistique (aussitôt volée). En septembre 1928, l'année qui suivit sa mort, un numéro spécial des *Amitiés* avait rassemblé des études et des souvenirs où figurent les noms de la comtesse de Noailles, Bernanos, Louis Pize, Henri Pourrat, Charles Silvestre, Jean Tenant.

Deuxième intervention : Ambert en Livradois, 1909-1913, premier poste de Pierre Messiaen, professeur d'anglais. Le jeune ménage habite la maison des Angeli, maison d'un poète, qui signe Jean l'Olagne, mort au front en 1915. Cécile y fait connaissance d'Henri Pourrat, de quatre ans plus jeune qu'elle. Deux ans après sa mort, l'auteur de *Gaspard des Montagnes* lui a consacré un livre d'amitié comme il en avait l'art : éléments de biographie, souvenirs communs, étude littéraire, transposés dans ce qu'il appelait la *vision*, le sens que donne l'au-delà à la grande question que pose l'humble réalité. C'est *La Veillée de Novembre* (1929, puis aux éditions de la Cigale à Uzès, 1937).

De Saint-Étienne à Ambert, de part et d'autre des monts du Forez, c'est l'image de Cécile Sauvage qui s'est imposée : celle d'une jeune femme un peu "sauvage", fuyant la ville, heureuse dans un vallon dont elle a fait sa retraite, mère de deux garçons, enjouée et conteuse, vive et gaie, mais soudain abîmée en mélancolie, adonnée à son œuvre poétique plutôt qu'aux soins du ménage, et glissant peu à peu, usée jusqu'à la transparence, hors de ce monde d'ombres. Image que j'ai évoquée dans le Bulletin de juin 2002, à l'occasion d'une réédition des *Œuvres complètes* au Mercure dans "la petite vermillon".

Sur quoi il faut aujourd'hui ajouter deux choses : la sage image convenait à la famille, mais les œuvres n'étaient pas complètes. Une autre ère devait s'ouvrir dans la mémoire de Cécile Sauvage. En 1992, Béatrice Marchal entreprit une thèse sur *L'œuvre poétique de Cécile Sauvage*, qu'elle soutint en Sorbonne en 1995. Pour mener à bien son travail, elle dut gagner la confiance de la famille, qui lui communiqua certaines pièces inédites, dont une sorte d'épopée, *Hémérocalle et l'amour*, curieusement réduite à l'état de fragments, et un drame en alexandrins (1750 vers), *Aimer après la mort*. La longue patience d'un travail de thèse, la fréquentation intime de l'œuvre, l'intuition de ce qu'elle ne dit pas à travers ce qu'elle dit, amenèrent Béatrice Marchal à s'interroger sur l'origine et la nature de la mélancolie de Cécile Sauvage et à s'avouer qu'elle n'en avait pas toutes les clés. En 2003, dix ans après la mort d'Olivier Messiaen, son épouse Yvonne Liorod-Messiaen permit à Béatrice Marchal d'accéder à tous les inédits et aux diverses correspondances. L'heure était venue de la vérité.

Au printemps 1914, Cécile Sauvage s'était enflammée d'un fol amour pour Jean de Gourmont. Faut-il chercher à l'expliquer ? Fut-elle plus ou moins délaissée par un mari tout à ses études d'agréatif, puis à ses traductions ? Jean de Gourmont, critique au Mercure dans l'ombre de son frère Rémy, lui apparut-il avec le prestige parisien du monde de l'édition ? Il la fit publier, il écrivit sur elle une flatteuse étude... Je sens les choses un peu autrement : Mistral appelait Cécile "la cabrette des Basses-Alpes" ; Jean de Gourmont fut le loup déguisé, amateur de femmes, qui avait flairé en elle, il l'écrit, « une belle sensualité animale ». Elle-même accrédite cette façon de voir quand elle oppose « le larron plein d'amour » au « juste qui s'est résolument enfermé en lui-même ». La liaison fut brève, mais fulgurante. La mobilisation éloigna l'amant, comme elle avait éloigné le mari, et Cécile se réfugia à Grenoble, chez ses parents, avec ses deux fils. Ce fut pour s'enfermer dans le noir, à pleurer et à revivre ses amours par la plume, dans une prose poétique et des poèmes en vers. Après la guerre, une mutation amena les Messiaen à Paris. Cécile allait-elle retrouver Jean ? Six ans avaient passé... Elle apprit au Mercure qu'il allait se marier. Dès lors, elle s'abandonna à la maladie qui la minait.

Avant de retrouver Pierre, Cécile avait confié à sa sœur Germaine les proses et les poèmes qui devaient constituer *Le Livre d'Amour*. Mais il faut croire qu'elle en avait gardé copie pour elle-même. À sa mort, Pierre découvrit ces pages secrètes. Il en fut cruellement blessé. Partagé entre le souci de cacher son infortune et celui de sauver l'œuvre de sa femme, il entreprit « un véritable travail de faussaire » (Béatrice Marchal). Il détruisit ce qui lui était insupportable, il garda le reste dont il constitua un recueil posthume, *Primevère*, modifiant la date des poèmes, s'attribuant des poèmes manifestement écrits pour Jean de Gourmont, retouchant même certaines expressions, et mettant le tout sous une dédicace touchante de naïveté : « Pour mon cher Pierrot, en souvenir de nos fiançailles et de notre mariage ». La souffrance était vive, mais l'image était sauve. Il la confirma en publiant *Images*, souvenirs destinés à fixer la doxa familiale. Après sa mort en 1957, ce fut au tour d'Olivier de découvrir la réalité lorsque sa tante Germaine, en 1972, lui remit les manuscrits que sa sœur lui avait confiés. Il se refusa à les détruire, mais il les cacha. C'est donc à Béatrice Marchal qu'il revint, avec l'accord des descendants, d'écrire l'histoire telle qu'elle fut.

Est-il besoin de le dire ? Il ne s'agissait pas de commettre une intrusion dans une mémoire familiale meurtrie : il faudrait ne pas connaître la finesse et la délicatesse de Béatrice Marchal. Il s'agissait d'abord d'un devoir à l'égard de la vérité : en tous domaines, art ou histoire, c'est elle qui doit avoir le dernier mot. Mais, bien au-delà de ce principe, le double enjeu était considérable. C'est précisément le sujet de l'essai de Béatrice Marchal, et c'est exactement là que *devrait* commencer mon compte rendu. Comprend-on ce que j'ai voulu dire dès la première ligne ? Il fallait toute cette mise en place pour esquisser les perspectives en quelques lignes.

Le premier enjeu, c'est de restituer tout son registre à l'une des voix poétiques féminines des plus rares en notre littérature. Elle a quelque chose d'unique dans les trois thèmes qu'elle a chantés : la maternité, la passion, la foi. Les séparer ainsi, c'est simplifier, et même schématiser. Tout est infiniment plus complexe, mais au moins peut-on s'appuyer sur les recueils successifs. Dans *L'Âme en bourgeon*, la maternité (je renvoie à mon article de 2002), c'est pour elle fusion quasiment "érotique", d'où le père est évincé, avec « le petit amant » qu'est l'enfant attendu, avec l'angoisse de donner la vie à un être voué à la mort. Dans *L'Étreinte mystique*, les deux mots, audacieusement accolés, ont pleine puissance : Cécile dit l'étreinte avec un réalisme d'une surprenante ingénuité (je m'en rapporte aux citations inédites de Béatrice Marchal), et en même temps elle lui donne une portée mystique ; loin d'en éprouver quelque culpabilité, elle y retrouve l'exaltation de la maternité et confère à l'échange amoureux sans réserve le pouvoir d'atteindre la fine pointe de l'âme. Je sens bien à quel point cela peut déconcerter, mais il y a là une réalité dont la pureté n'est pas contestable. La foi enfin. Cécile avait un naturel plutôt "païen" que la maternité développa en elle, nouvelle Déméter. Mais ni dans la maternité ni dans la passion, parce qu'elle était poète, elle ne put en rester à la chair. Et la souffrance, ainsi voulut le voir son fils Olivier, lui fit « deviner les mystères de la foi », qu'elle exprima dans le recueil *Après la mort*.

Et l'avènement, par elle, d'un des grands musiciens du XXe siècle, est l'autre enjeu. Je dis par elle : par ce qu'elle lui a légué (« Je suis persuadé que l'attente lyrique de *L'Âme en bourgeon* a influencé ma carrière et ma destinée ») ; par la manière passionnelle et fusionnelle dont elle l'a élevé ; par l'équivalence qu'elle sut établir entre langage poétique et musique, leur domaine commun étant le silence d'où s'élève le chant ; par le lourd secret de mère qu'elle lui a légué et qui, semble-t-il, n'a fait que renforcer chez le fils sa compréhension et son amour pour elle, tout en suscitant « la musique face à l'impossible parole » (c'est le sous-titre de Béatrice Marchal). On entrevoit la beauté humaine et l'importance artistique de cette filiation.

Je dis cela trop vite et très mal. Il faut s'en remettre à Béatrice Marchal. Mais, comme pour Valéry, je le dis : tout est à reprendre. L'œuvre, enfin complète, de Cécile Sauvage est à éditer. La vie de Cécile Sauvage est à écrire. Les deux tâches incombent à Béatrice Marchal : la difficile restitution de l'œuvre authentique et, entre le monument de sa thèse et cet essai qui pare au plus pressé, appelé par le centenaire de la naissance d'Olivier Messiaen, une biographie au plus près de la vérité, restituant « à chacun sa part d'humanité propre, quelles qu'en soient la vulnérabilité et les faiblesses » (ces mots sont de Béatrice Marchal dans ses Remerciements). Quel éditeur s'honorera d'accepter cette double publication ?

MARCHAL Béatrice, *Les Chants du silence*, 128 p., 12,66 €, **Ed. Delatour France**